INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

FUNÉRAILLES
DE M. DOUBLE.

DISCOURS DE M. ROUX,

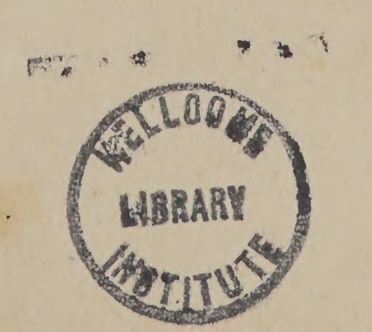
PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES

DE M. DOUBLE,

Le 15 juin 1842.

Messieurs,

Depuis la perte que l'Académie a faite du jeune naturaliste dont les premiers travaux, si utiles pour l'économie rurale particulièrement, en promettaient tant d'autres plus utiles encore, l'impi-



toyable mort avait assez longtemps suspendu parmi nous ses rigueurs. Mais par quel coup nouveau n'est-elle pas venue porter à la fois l'étonnement et l'affliction dans nos âmes! Cette fois, c'est la section de Médecine et de Chirurgie qui est atteinte; cette fois, la victime a été l'un des représentants de la science qui recherche, qui applique tous les moyens par lesquels l'homme espère conjurer les maux que la nature lui envoie, et travaille à prolonger sa propre vie et celle de ses semblables; et le collègue dont nous venons déposer ici la dépouille mortelle nous a été enlevé de la manière la plus soudaine comme la plus imprévue, au moment où il paraissait jouir de la santé la plus florissante, alors que, possédant toute la plénitude de ses facultés morales, toute l'activité de son esprit, il pouvait encore employer de longues années à enrichir la science de nouveaux travaux et faire profiter la société du fruit de sa vaste expérience; et je suis pressé d'ajouter que l'élévation de son âme, la loyauté et la noblesse de son caractère, le sentiment exquis qu'il possédait de ce qui est digne en toutes choses, l'aménité de ses mœurs, et sa conduite toujours noble dans l'espèce de sacerdoce auquel il s'était voué, sa constance en amitié et son dévouement si facile et si généreux, formaient une de ces physionomies morales remarquables en tous temps, plus remarquables encore à certaines époques de nos sociétés humaines, parce qu'elles sont plus rares.

Qu'il m'est doux d'avoir à prononcer ces premiers mots sur la tombe du collègue que nous pleurons aujourd'hui! Combien mon cœur voudrait pouvoir s'épancher encore plus sur les éminentes qualités de M. Double, sur les droits qu'il avait acquis aux regrets de ceux qui savent priser les qualités de l'âme et du cœur jointes à un mérite éminent! Mais combien aussi cette tâche serait pour moi pénible à tous égards! Je n'ai pas même la liberté d'esprit convenable pour retracer brièvement les principales circonstances de sa brillante carrière, et pour parler dignement des travaux par lesquels le nom de Double est depuis tant d'années si honorablement inscrit

dans les fastes de la science : car, messieurs, ce n'est pas seulement l'homme d'un savoir éminent, dont la perte, d'autant plus cruelle qu'elle est vraiment prématurée, m'afflige tant aujourd'hui; ce n'est pas seulement un excellent collègue que je pleure avec vous; c'est un ami de quarante ans, et un ami véritable, qui chérissait ma famille comme je chérissais la sienne; qui m'ayant devancé de quelques années dans la vie, avait pu, aux premiers temps de notre liaison, me guider quelquefois par ses conseils; que j'ai toujours trouvé auprès de moi dans les moments heureux de ma vie pour partager mes jouissances, comme dans mes jours néfastes pour tempérer mes peines et mes chagrins par sa haute raison et sa douce philosophie; qui tant de fois m'a prodigué ses soins, ses services, et dont le dévouement ne m'a jamais manqué. J'ai donc besoin que vous excusiez la faiblesse de mes paroles, que sais-je, peut-être même le désordre de mes pensées.

M. Double (François-Joseph) venait d'entrer dans sa soixante-septième année; il était né en 1776, le 6 mars, à Verdun, dans le département de Tarn-et-Garonne. Son père, médecin lui-même, lui avait sans doute, de bonne heure, inspiré le goût de la science qu'il devait cultiver avec tant d'éclat; éducation d'exemple dont on retrouve les heureux fruits chez beaucoup d'hommes. Son esprit avait été si bien façonné par de bonnes études, et telle était la portée de l'intelligence du jeune Double, qu'il avait pu recevoir le titre de docteur à 22 ans. C'est à l'École de Montpellier, à une époque où cette École conservait encore tout le prestige attaché à son antique origine, en même temps que la religion des principes qui l'avaient rendue célèbre, que M. Double avait fait toutes ses études médicales : c'est là qu'il composa, pour sa dissertation inaugurale, un premier travail, qui fut remarqué, sur l'imminence des maladies en général; c'est là qu'il avait pris le germe de quelques vues, de quelques opinions un peu systématiques, et d'une certaine manière de philosopher en médecine, en désaccord quelquefois avec

la stricte et rigoureuse observation des faits, dont quelques lueurs perçaient toujours dans sa conversation comme dans ses travaux scientifiques, qu'on lui a quelquefois reprochées, et dont, en effet, on pourrait avoir à craindre les écarts chez des esprits qui n'auraient pas l'élévation et la supériorité du sien. Était-ce de la part de M. Double excès de reconnaissance pour les maîtres qui l'avaient formé? N'était-ce pas plutôt le fait de cette disposition de la plupart des hommes à conserver l'empreinte de leurs premières impressions, empreinte dont on retrouve plus tard comme un reflet dans toutes les productions de leur esprit, non moins que dans leurs habitudes, leurs goûts, leurs penchants et leur caractère.

Quoi qu'il en soit, et après quelques années pendant lesquelles de tristes événements domestiques, enfantés par les circonstances politiques de cette époque, avaient mis son courage et son dévouement à une grande épreuve, M. Double fut attiré à Paris par le désir d'y voir, d'y connaître, d'y apprendre ce qu'il n'avait pu ni voir, ni connaître, ni apprendre à Montpellier: c'était en 1803. L'illustre Barthès s'était constitué de loin son protecteur et l'avait recommandé à quelques-unes des célébrités médicales du temps, particulièrement à l'excellent M. Sédillot, dont il eut bientôt conquis l'amitié, dont il ne tarda pas à partager les occupations, et à la famille duquel il s'attacha en épousant une fille du célèbre chimiste Pelletier, la sœur de notre confrère actuel. Il est probable que le jeune docteur de Montpellier avait un secret pressentiment des succès qui l'attendaient dans la capitale; car on raconte qu'en recevant les embrassements de sa mère et ceux d'une sœur qu'il chérissait, avec une modique somme d'argent qui devait lui servir pour un séjour à Paris pendant six mois seulement, il leur dit : « Je n'épuiserai pas ce que vous mettez à ma disposition, je saurai promptement me créer des ressources, et mes enfants, si le ciel doit m'en accorder, seront baptisés sur les bords de la Seine. »

Jamais patronage n'a été mieux appliqué; jamais pressentiment ne s'est mieux réalisé. M. Double ne tarda pas, en effet, à se faire un nom par ses travaux en littérature médicale, et par quelques mémoires de médecine pratique : il les consignait dans le journal que publiait alors M. Sédillot, journal qui, sous les deux titres successifs de *Recueil périodique de la Société de Médecine*, et de *Journal général de Médecine*, a été, pendant les vingt premières années de ce siècle, presque le seul ou, du moins, le premier des ouvrages périodiques consacrés aux sciences médicales. De simple collaborateur qu'il fut d'abord, il devint plus tard rédacteur principal de ce journal, auquel il sut conserver une grande importance. On a peine à concevoir comment un seul homme a pu suffire pendant sept ou huit années à l'analyse raisonnée et toujours piquante de tant d'ouvrages sur des sujets si divers, à des comptes rendus si substantiels et si réguliers sur la constitution médicale de Paris, à tant de mémoires originaux, alors que la confiance publique commençait à l'environner et que croissait si rapidement sa réputation comme praticien : c'est que M. Double était doué d'une prodigieuse facilité pour le travail, et d'une aptitude singulière à se familiariser avec tout ce qui se faisait dans les sciences; c'est qu'alors comme plus tard, et que plus tard comme alors, sa vie était une vie toute de travail en même temps que de dévouement à sa famille et à ses amis. On serait étonné si l'on savait combien peu d'instants, pendant toute sa carrière, il a donnés à la distraction et aux plaisirs. Aussi trouvait-il toujours, au milieu de ses occupations obligées de chaque jour et de ses travaux les plus pressants, le moyen d'étendre son érudition déjà si vaste, et d'ajouter aux ornements de son esprit, déjà si nourri des beautés de la littérature ancienne et de la littérature moderne.

C'est dans le même temps qu'un concours ayant été ouvert par Napoléon pour des recherches sur le croup, M. Double, jeune encore, et qui ne semblait pas s'être trouvé dans une position favo-

rable pour recueillir les matériaux propres à élucider l'histoire de cette maladie, ne craignit pas de descendre dans l'arène. Il n'obtint pas le prix, que se partagèrent alors Albertz, médecin de Brême, et M. Jurine, de Genève, mais il eut la première mention honorable : c'était encore un assez beau triomphe dans un concours qui avait fixé les regards de toute l'Europe, et dans lequel la récompense a emprunté un si grand éclat de celui de l'homme au nom duquel elle était décernée.

A la publication de son ouvrage sur le croup, M. Double fit succéder celle d'un ouvrage plus étendu, d'un travail de longue haleine, qui, dans une certaine limite, sous un certain rapport, et dans un but déterminé, embrasse toute la médecine, je veux dire touche à toutes les maladies qui sont de son domaine: c'est un Traité complet de Séméiotique; c'est l'histoire des phénomènes dans toutes les maladies, envisagés comme bases de diagnostic et comme éléments de pronostic, c'est-à-dire comme signes de l'état présent et comme présages d'un état futur: œuvre considérable, fruit de longues méditations, qui ne pouvait être exécuté que par un esprit observateur, et qui confirma la réputation que M. Double s'était déjà acquise comme penseur et comme praticien.

Plus tard, sa coopération comme médecin, et pour confirmer par l'expérience ce que le raisonnement et la théorie firent promptement présumer, vint en aide à MM. Pelletier et Caventou, dans les recherches chimiques de ce dernier, et sanctionna tout ce qu'il y avait de beau et d'utile dans la découverte du sulfate de quinine. Ainsi deux hommes, déjà unis par des liens de famille, et entre lesquels s'était maintenue jusqu'à ce jour la plus étroite amitié, avaient réuni leurs efforts pour créer une des innovations les plus heureuses et les plus importantes qui aient été faites depuis des siècles en thérapeutique médicale. M. Pelletier, conjointement avec M. Caventou, ouvrait la voie dans la découverte des alcalis végétaux, et M. Double, par des observations multipliées et dans

des mémoires pleins d'intérêt, montrait le premier l'efficacité du sulfate de quinine contre les fièvres intermittentes, et tous les avantages que la médecine devait retirer de la substitution de cette préparation du quinquina au quinquina proprement dit.

L'Académie des Sciences méritait bien qu'on lui offrît les prémisses de ces travaux, et qu'on les soumît à sa sanction ; c'est ce que firent MM. Double et Pelletier, dont l'attente ne fut pas trompée. L'approbation de l'Académie était pour l'un comme pour l'autre un acheminement à de plus grandes marques de distinction : je me trompe, et pour M. Double particulièrement, que tant d'autres services déjà rendus à la science, tant d'autres travaux plaçaient si haut dans l'opinion publique, et chez lequel tant et de si beaux Rapports, faits par lui à l'Académie royale de Médecine, décélaient un esprit essentiellement académique, ce n'était qu'un droit de plus qu'il acquérait à sa prochaine admission dans le sein de l'Académie des Sciences.

Il y remplaça Portal dans la section de Médecine et de Chirurgie, en 1832. A moins qu'on n'eût voulu, sans motifs raisonnables, oublier les anciennes traditions, adopter de nouveaux errements, et refuser l'honneur suprême d'appartenir à l'Académie des Sciences aux hommes qui, sans perdre de vue les intérêts de la science elle-même, ont acquis une grande renommée comme praticiens, les suffrages de l'Académie ne pouvaient guère alors se partager qu'entre M. Double et l'homme d'un mérite non moins éminent qui venait d'attacher son nom à une nouvelle doctrine médicale, dont le système et les vues avaient excité tant d'enthousiasme et comptaient tant de zélés partisans. La lutte, en effet, ne fut engagée qu'entre Broussais et M. Double. Il ne m'appartient pas de dire si le temps a pleinement justifié le choix qu'avait fait l'Académie : on pourrait voir dans mon jugement une de ces préventions contre lesquelles l'amitié ne sait pas toujours se défendre : d'ailleurs, ce n'est pas en présence des restes inanimés d'un collègue, de celui qui faisait pro-

fession d'une grande tolérance, et voyait avec une si grande peine les dissensions et les haines enfantées par la diversité des opinions, que je proférerai des paroles qui pourraient être mal interprétées (*).

On s'est demandé comment M. Double, dont le style, comme écrivain, avait tant d'abondance et d'éclat, qui joignait à une élocution si claire, si facile et parfois même si brillante, une si grande variété de connaissances, de celles surtout qu'on acquiert rarement pour soi seulement, mais presque toujours avec l'intention de les transmettre aux autres, n'avait point aspiré au professorat; et comment aussi, après avoir recherché et obtenu la confiance publique comme praticien, il n'avait rien fait pour prendre place parmi les médecins de nos hôpitaux, pour exercer son esprit d'observation dans ces vastes asiles des souffrances humaines, où l'on peut si facilement et en si peu de temps acquérir une vaste expérience. Sans aucun doute, s'il l'eût voulu sérieusement, ces deux voies d'illustration se seraient ouvertes pour lui sans obstacle, et sur ce double théâtre, dont les avenues sont maintenant encombrées, il aurait pu donner à ses facultés un autre essor, un essor encore plus grand. Mais peut-être M. Double était-il de ces hommes trop rares qui, tout en recherchant les succès et travaillant à les obtenir, savent cependant imposer des bornes à leurs désirs : l'honneur d'appartenir à l'Académie des Sciences, avant qu'il l'obtînt, comme après qu'il l'eût obtenu, suffisait à son ambition. Peut-être aussi M. Double avait-il craint que la pratique journalière dans un hôpital, et les labeurs d'un enseignement public, ne lui laissassent plus assez de temps disponible pour d'autres études qu'il chérissait. Une fois pourtant, je l'avais fait con-

(*) Dans le passage qui précède j'ai voulu principalement rappeler levif combat qui peut-être dans l'Académie, mais plus encore hors de l'Académie, dans l'opinion publique et dans la presse, avait précédé l'élection; mais la vérité et la justice m'obligent aussi à rappeler qu'au moment même de l'élection, une minorité imposante se forma en faveur de M. Breschet, sur qui M. Double ne l'emporta que d'un petit nombre de voix.

sentir à ce qu'on songeât à lui pour une place vacante dans notre Faculté de Médecine, et peu s'en fallut qu'il ne fût appelé à l'enseignement de l'hygiène, enseignement qui, je le crois, aurait été très-conforme à ses goûts et au caractère de son esprit. J'aurais compté au nombre des jours heureux de ma vie celui où mes vœux et mes efforts auraient été couronnés par le succès; et la Faculté de Médecine se serait honorée par un tel choix. Enfin, si j'ai bien compris quelques-uns de ces demi-secrets que l'on confie à l'ami qui nous interroge, la perte qu'il fit d'une épouse adorée après quelques années de mariage seulement, sa tendresse pour deux enfants dont il devenait alors le seul guide, le seul appui, éloignèrent de son esprit tout projet, toute pensée qui aurait pu le contrarier dans les soins qu'il voulait prendre pour leur éducation. Du moins, sous ce rapport, ses vœux ont été amplement exaucés; il a recueilli le fruit des peines qu'il s'est données, des privations qu'il s'est imposées; son orgueil de père a dû être tout récemment encore satisfait au delà des espérances qu'il pouvait avoir conçues.

J'ai dit par combien de qualités du cœur notre collègue avait conquis l'estime générale, et combien à cause de cela on attachait de prix à son amitié. Deux ou trois traits principaux de sa vie feront connaître à la fois et l'élévation et la force de son caractère. Pendant les orages de notre première révolution, un de ses frères, engagé dans les ordres sacrés, et qui depuis quelques années est devenu évêque de Tarbes, fut obligé de s'exiler en Espagne : il n'hésita pas à le suivre après avoir été enfermé avec lui dans les prisons de Figuières, pour ne pas le laisser seul dans une position aussi critique.

Qui n'a su la raison qu'il fit valoir pour ne point accepter l'honneur auquel on songeait pour lui, de l'appeler à faire partie du premier corps de l'État? Il comprenait que la Médecine, par l'illustration à laquelle elle conduit quelques hommes, pût être représentée à notre Chambre des Pairs; mais il ne voulait pas qu'en

l'appelant à la pairie, on lui imposât l'obligation de renoncer à l'exercice de la profession qui l'aurait conduit à un poste aussi honorable : c'eût été la renier.

Il paraît certain que dans les jours qui ont précédé le fatal événement par lequel M. Double nous a été enlevé, quelques électeurs de son arrondissement sont venus lui offrir la députation dans les élections dont la France va s'occuper. « J'accepterais, leur dit-il, si j'étais honoré spontanément du vote de la majorité, et je serais flatté d'une si grande marque d'estime; mais je n'irai point demander les suffrages de mes concitoyens. C'est involontairement vous faire un refus, car cette manière d'agir n'est dans les mœurs ni de notre époque ni de la nation. »

Un tel homme, messieurs, une telle intelligence, un tel caractère, doivent laisser de longs souvenirs: et peut-être encore n'ai-je pas dit sur M. Double tout ce qui pouvait faire comprendre l'étendue de la perte que l'Académie vient d'éprouver. Peut-être ai-je parlé de lui avec trop de réserve et trop de froideur. C'est qu'en traçant ce court hommage à sa mémoire, je croyais le voir près de moi : du moins je me rappelais combien il aimait peu qu'en sa présence on le félicitât sur son talent, ou qu'on vantât ses qualités, et je craignais jusqu'aux reproches qu'il ne peut plus m'adresser. Oh! si ma voix parvient jusqu'à vous, cher ami, vous le voyez, je vous ai bien connu. Combien m'étaient précieux nos communs épanchements du cœur! et quel vide votre mort ne va-t-elle pas laisser dans mon existence. Mais ce ne peut pas être pour un temps bien long que j'ai à ressentir le chagrin de notre séparation : encore quelques mois, que dis-je, peut-être quelques jours, et tout au plus après quelques années, nous nous retrouverons dans le séjour éternel. Adieu!...

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 56.